

Exercice d'interprétation philosophique et correction

"Quelque degré d'égoïsme qu'on puisse supposer à l'homme, il y a évidemment dans sa nature un principe d'intérêt pour ce qui arrive aux autres, qui lui rend leur bonheur nécessaire, lors même qu'il n'en retire que le plaisir d'en être témoin. C'est ce principe qui produit la pitié ou la compassion qui est l'émotion que nous éprouvons pour les infortunes des autres, soit que nous les voyions de nos propres yeux, soit qu'on nous les fasse concevoir avec force. Il est trop ordinaire de souffrir des souffrances des autres, pour qu'un pareil fait ait besoin de preuves ; car ce sentiment, ainsi que toutes les autres passions inhérentes à notre nature, ne se montre pas uniquement dans les hommes vertueux et humains, quoique ceux-là, sans doute, l'éprouvent avec la sensibilité la plus exquise : il existe encore à quelque degré dans le cœur des plus grands scélérats, des hommes qui ont violé le plus audacieusement les lois de la société.

Aucune expérience immédiate ne nous apprenant ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons nous faire d'idée de la manière dont ils sont affectés, qu'en concevant ce que nous sentirions nous-même dans la situation où ils se trouvent. Qu'un de nos frères soit sur la roue, nos sens ne nous instruiront jamais de ce qu'il souffre, tant que nous serons à notre aise. Nos sens ne peuvent jamais nous mener au-delà de notre propre personne : il n'y a donc que l'imagination qui nous fasse concevoir les sensations qu'il éprouve ; et cette faculté même ne peut nous aider, que parce qu'elle nous représente ce que seraient les nôtres si nous étions à sa place. Ce sont les impressions de nos sens seulement, non les siennes, qu'elle copie. Elle nous met dans sa situation : nous nous sentons souffrir de tous les mêmes tourments, nous entrons, pour ainsi dire, dans son corps, nous ne faisons, en quelque sorte, plus qu'un avec lui ; et nous formant ainsi une idée de ses sensations, nous en éprouvons même qui, quoique plus faibles, sont en quelque chose semblables aux siennes. Ses souffrances, quand nous les avons ainsi rapportées à notre personne, quand elles nous sont ainsi devenues propres, commencent à nous affecter, et c'est alors que nous frissonnons à la seule pensée de ce qu'il éprouve ; car, ainsi que toute espèce de douleur ou d'infortune excite en nous une sensation des plus pénibles, de même la fiction imaginaire d'une douleur ou d'une infortune quelconque reproduit en nous la même émotion avec plus ou moins de vivacité, suivant le degré de force ou de faiblesse avec lequel nous nous le représentons.

Question d'interprétation philosophique :

selon A. Smith, la pitié me permet-elle d'accéder à l'intériorité d'autrui ?

Corrigé

A. Smith, Théorie des sentiments moraux

« selon A. Smith, la pitié me permet-elle d'accéder à l'intériorité d'autrui ? »

[*accroche* :] Lorsque je vis quelque chose, il semble bien que je sois le seul à en faire l'expérience. Les contenus de l'expérience sont en effet toujours subjectifs, et cette subjectivité de l'expérience semble bien lui conférer un caractère privé. On pourrait ainsi penser que la pensée est incommunicable, même entre les personnes qui s'aiment. Les sentiments des uns seraient alors *imperméables aux autres* ; ils ne pourraient pas se partager. Mais est-ce vraiment le cas ? [Présentation du texte] Dans ce texte extrait de la Théorie des sentiments moraux, A. Smith aborde une expérience bien particulière : celle de la pitié, ou compassion, que nous éprouvons face à autrui. Selon la définition commune, la pitié désigne la participation affective à la souffrance d'autrui, et par extension, à ses sentiments. [Enoncé de la question et de sa difficulté] Il semble donc que la pitié me permette d'accéder à l'intériorité d'autrui, puisque je serais en quelque sorte transporté au cœur de sa propre sensibilité. Mais est-ce vraiment le cas ? Puis-je véritablement partager son intériorité, ou bien sommes-nous condamnés à rester des étrangers l'un pour l'autre ?

La pitié est, nous dit Smith, « l'émotion que nous sentons pour la misère des autres ». Elle serait ainsi une faculté par laquelle les passions et les sentiments se communiquent d'un individu à l'autre. Cette faculté est inscrite dans notre nature même : elle fait partie, nous dit Smith, de ces « principes [constitutifs de notre] nature ». Un principe peut se définir comme ce qui est 1er, mais aussi comme ce qui commande, ce qui guide : à ce titre, la pitié apparaît donc comme une tendance innée, spontanée, qui va gouverner nos rapports à autrui, et ce, pour tous les êtres humains, étant donné son inscription dans la nature humaine. Par cette faculté, nous sommes tous capables de partager les souffrances d'autrui, mais aussi d'éprouver du bonheur quand il est heureux.

D'ailleurs, paradoxalement, Smith souligne le fait que ce n'est pas l'égoïsme qui prime, chez l'homme, mais bien la pitié : l'égoïsme est d'ailleurs plus hypothétique, selon lui, que la pitié. C'est ce que montre l'opposition entre « l'égoïsme supposé » et l'évidence de la pitié (« évidemment » l.1), qui se constate tous les jours, et en tous les hommes : cela est « manifeste » et se passe de preuves. Smith appuie ainsi cette évidence et ce caractère universel par deux exemples. Elle est bien sûr présente chez « les hommes vertueux et doués d'humanité », qui peuvent sans doute la sentir incomparablement aux autres : « avec la plus exquise sensibilité ». Mais, contrairement à l'opinion courante, elle est aussi présente à l'autre extrémité, chez le brigand, donc en celui dont on pourrait s'attendre à ce qu'il ne manifeste pas de compassion, car il serait un être sans foi ni loi, un « cœur de pierre ». Or, il n'en est pas totalement exempt, éprouve certainement de la compassion ne serait-ce que pour ses compagnons, si ce n'est ses victimes.

Mais alors, comment fonctionne cette communication des sentiments d'un individu à l'autre ?

La pitié, chez A. Smith, se présente fondamentalement comme la faculté grâce à laquelle l'individu peut percevoir, en imagination, les sentiments d'autrui, ou, pour le dire autrement, comme le processus par lequel l'individu se met à la place d'autrui et imagine ce qu'il ressentirait dans sa situation.

Mais pourquoi devoir faire appel à l'imagination ? parce que, nous dit Smith, « nous n'avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent ». Autrement dit, nos sens ne suffisent pas pour se mettre à la place d'autrui et nous ne ressentons pas au sens strict ce que l'autre ressent. En effet, **les contenus de l'expérience sensible sont subjectifs** : toute expérience est expérience du sujet qui l'éprouve. Ce caractère subjectif de l'expérience lui confère donc un **caractère privé** : **les contenus d'expérience appartiennent en propre à celui qui les éprouve et leur connaissance n'est accessible que de son propre point de vue, ou point de vue en première personne**. L'exemple du frère, utilisé par Smith, n'est d'ailleurs pas pris au hasard : il n'est pas l'inconnu mais celui qui a le même sang que moi, avec qui j'ai grandi, dont je partage nombre de souvenirs. Nos liens sont particulièrement puissants. Mais même dans ce cas nos sens ne nous informent pas de ce qu'il souffre sous la torture tant que nous-mêmes ne sommes pas soumis au supplice !

La sensibilité reste limitée et insuffisante : il faut le détour par l'imagination, faire preuve d'abstraction, pour concevoir sa souffrance, alors même que nous sommes pourtant particulièrement proches. Smith déplace donc intentionnellement l'argumentaire du semblable au proche pour attester de la

limite des sens : même dans ce cas, ils sont insuffisants.

[*élargissement*] D'ailleurs, quand bien même je vivrais la même situation qu'autrui, nos expériences seraient-elles identiques ? Partager la même expérience que lui me permettrait-il d'accéder à son intériorité ? Rien n'est moins sûr : nous pensons que notre perception est une sorte de miroir de la réalité et que chacun la perçoit de la même façon. Mais il n'en est rien : ma perception est ma perception, ce qui existe pour moi n'existe pas nécessairement pour autrui. Qu'est-ce qui me dit, par exemple, que la glace au chocolat que je mange a le même goût pour autrui ? Ou que la douleur que je ressens en me cognant l'orteil dans un meuble est la même pour lui quand il lui arrive la même chose ? Cf la question des qualias et le texte de Nagel, p105.

Nos sensibilités semblent donc proprement incommunicables, et je ne peux pas me mettre directement à la place d'autrui. Il faut pour cela toute la puissance de l'imagination : être capable de se décentrer, de sortir de soi, pour, en imagination, approcher de ce qu'autrui doit éprouver en se représentant ce que l'on ressentirait à sa place. La pitié est ainsi bien une faculté grâce à laquelle l'individu peut percevoir en imagination les sentiments d'autrui : grâce à elle, il peut partager les sentiments des autres et en être affecté. **La pitié est donc ici considérée comme un exemple de transformation qui me fait sortir de moi** à partir de moi-même. **Il faut en effet pouvoir se projeter en l'autre, imaginer ce qu'il ressent pour soi-même être ému.**

On notera que cette imagination n'est pas simplement la faculté de se former une image, mais aussi ce qui permet de penser, de juger : « en concevant », « une conception », « en nous représentant ». **Nous devons en effet nous identifier avec l'être qui souffre**, nous devons juger qu'il souffre, et il faut avoir une idée de ses maux, ce que nous ne pouvons faire si nous ignorons qu'il est comme nous-mêmes... **La pitié est donc possible non parce que l'homme est un être de pure sensibilité, mais parce qu'il est capable d'imagination et de pensée, de réflexion.** Comment fonctionne exactement ce raisonnement ? Il consiste à « nous représent(er) ce que pourraient être nos propres sensations si nous étions à sa place ». Tel est le principe de ce que l'on appelle la **connaissance par conjecture** : puisque tel comportement a pour moi tel sens, ou puisque telle cause a pour moi tel effet, je suppose que le même comportement ou la même cause a le même sens ou produit le même effet. Il s'agit ainsi de connaître le non perçu à partir du perçu, en faisant l'hypothèse d'un rapport identique.

Par ex : j'entends et je vois une personne en larmes, les traits tirés, la voix tremblante. Or, je sais que lorsque je présente le même comportement, c'est le signe de mon chagrin. J'en conclus donc que la personne en face de moi est en proie à la tristesse. A partir de là, le mécanisme naturel de la pitié, par l'intermédiaire de l'imagination, fait que je vais éprouver une « copie » de la souffrance originellement ressentie par l'autre puisque je m'imagine à sa place.

On voit donc que la possibilité de ce partage de sentiments repose, fondamentalement, sur le travail de **l'imagination, grâce auquel le spectateur est à même de s'identifier** à la personne concernée et, ramenant le cas à soi, d'éprouver lui-même les sentiments qu'il lui prête.

Cependant, ce partage en imagination de ses sentiments me permet-il véritablement d'accéder à l'intériorité d'autrui ? **Non...** L'idée que l'imagination nous transporte hors de nous est une image : c'est seulement « pour ainsi dire » que nous sommes à l'intérieur de son corps, car nous ne le **sommes pas réellement, mais en imagination.** Nous devenons « dans une certaine mesure » une même personne car autrui est bien un être humain comme moi-même, mais il reste un autre être humain que moi-même. Je ne pénètre pas véritablement dans l'esprit ou les sentiments d'autrui : la **métaphore « se mettre à la place de » n'est bien qu'une image : on ne se substitue pas à l'autre.** Ce sont mes propres sentiments à sa place, par le biais de l'imagination, que j'éprouve et c'est donc **par analogie avec moi-même** que je vais pouvoir découvrir les sentiments d'autrui. Dans ce processus, je conçois en réalité l'autre comme un alter ego, un autre moi-même, et non comme un sujet distinct de moi. On peut donc douter que je connaisse vraiment ses sentiments. Le **mécanisme de la pitié est en réalité une projection de mon intériorité en lui, et non découverte d'une autre intériorité.** Comme le dit Smith, « ce sont les impressions de NOS sens seulement, et non celles des siens, que nos imaginations copient ».

Au terme de ces analyses, nous voyons que le mécanisme de la pitié est ambigu : d'un côté, cette faculté permet une communication des intériorités, un partage spontané de nos sentiments. Mais d'un autre côté, elle est toujours imparfaite. En effet, le spectateur, quoique s'imaginant à la place de celui qu'il observe, ne quitte jamais réellement la sienne. Quel que soit notre degré de sensibilité, nous sommes donc dans l'incapacité d'accéder véritablement à l'intériorité d'autrui : le sentiment que nous éprouvons par pitié n'est pas à proprement parler la copie du sentiment originel de la personne concernée, mais plutôt celle de sentiments préalablement ressentis lorsque nous faisons face à une situation similaire.